

# LES NOMS, IDENTITE ET INDUCTEUR DU VIVRE-ENSEMBLE AU NORD-CAMEROUN

**David MAURA**

*Université de Yaoundé I / Cameroun*

*Université de Maroua / Cameroun*

*maurado.sso@hotmail.fr*

## Résumé

*La notion de l'identité au Nord-Cameroun s'analyse sous le prisme de plusieurs points. La multiplicité des groupes sociologiques entraînent un ensemble d'hétérogénéité des valeurs. Les ensembles géographiques sont plurielles, les créations humaines sont variées, les richesses patrimoniales sont multiples. L'identité s'analyse sous le prisme de trois sommets du triangle. L'ensemble des hommes d'un groupe linguistique, l'ensemble des valeurs et des institutions et, enfin, le fait et la manière d'être d'un groupe. Dans ces trois sommets du triangle, les noms occupent une place de choix tant dans la distinction, la catégorisation que dans la compréhension de la mentalité et des mœurs d'un groupe social. L'anthroponymie est la science qui étudie les noms de personnes. On y rencontre les patronymes, les prénoms dont nous utiliserons le premier en rapport avec la notion d'identité. Il est question dans ce papier d'analyser les anthroponymes (autonymes) dans la question de l'identité culturelle. Alors que les anthroponymes changent, la valeur vénale dans les patronymes négro-africains restent immuable. Des patronymes sont attribués à coup de crosse et à coup de croix rendant difficile la compréhension de la notion d'identité. Quel autonyme porter pour une intégration nationale véritable ?*

**Mots clés :** *Anthroponymes, patronymes, autonymes, altérité, Nord-Cameroun.*

## Abstract

*The notion of identity in North of Cameroon can be analysed through the prism of several aspects. The multiplicity of sociological groups show the way to a set of heterogeneous values. The geographical setup is plural besides human creations which are varied, and there is a wealth of heritage. Identity is analysed through the prism of three vertices of the triangle. This is conferred through the set of people with a linguistic group, the set of values and institutions and, finally the behavioural aspect of the group. In these three vertices of the triangle, names occupy an important place both in the distinction, categorization and understanding of the mentality and morals of a social group. Anthroponymy is the science that studies the names of human beings. In this regard, we find surnames, the first names of which we will use first in relation to the notion of identity. In this paper, we will analyze anthroponyms (autonyms) in the question of cultural identity. However, the venal value in negro-african surnames remains immutable despite changes in anthroponyms. Surnames are attributed with a stick and a cross, making it difficult to understand the notion of identity. The question still remains on which autonym to wear for a true national integration?*

**Key words:** *Anthroponyms, surnames, autonyms, North Cameroon.*

## **Introduction : les anthroponymes, un labyrinthe sans horizons lumineux véritable**

Il est des situations de vie où les substantifs qui vous désignent, qui vous qualifient, qui vous singularisent peuvent être pour vous un tremplin ou occasionner des échecs. Si de part la sociologie et l'histoire, les hommes sont condamnés à vivre ensemble, à communier, à partager, les quotidiens des hommes sont parfois émaillés de frustration, d'acceptation ou de refus. Le nom est issu d'un ensemble culturel, d'un biotope. Une source sans fin d'imagination, d'amélioration ou de dépréciation parfois aux grés des hommes et parfois aux grés des responsables en charge de la dation du nom. Les rencontres entre les peuples et les cultures, les influences culturelles étrangères, les rapports d'amitié, de partage ou d'antagonisme entre les groupes humains, créent aussi des noms, reflets des circonstances de leurs origines. Les noms se conservent, se perpétuent, s'altèrent, disparaissent ou se transforment avec le temps. L'historien averti doit à l'occasion, exploiter les données de l'onomastique. En appréhendant les contenus des noms, leurs fondements et leurs auteurs, il peut utilement se servir de ce « document » comme tout autre, qu'il soit : écrit, matériel, oral ou iconographique. Le succès de sa démarche reposera sur sa capacité à interroger efficacement les noms en présence et à les « faire parler ». Précisons cependant qu'en dehors des événements ponctuels et circonstanciels, qui peuvent sous-tendre l'attribution d'un nom, les coutumes et les lois qui régissent une société sont souvent et surtout à l'origine de la dation des noms.

Les noms sont chargés d'histoire. Le chercheur en quête des informations doit donc faire preuve de curiosité et d'ingéniosité pour exploiter et croiser toutes les sources et documents, notamment les noms qui se présentent à lui, dans leurs accents originaux ou altérés. L'histoire des sociétés qui les ont créés ou encore celle des communautés qui les ont transformés. Le nom est aussi et surtout au nom, un marqueur identitaire et culturel. Différentes théories linguistiques et managériales exploitent en effet du nom comme matériau et objet d'étude ou comme instrument de gestion et d'administration. Véhicule de la langue d'où il est issu, le nom n'implique pas seulement l'existence d'une personne qui le porte. Il est aussi le produit et la traduction d'une culture originale qui anime ce

groupe et s'y transmet, d'une génération à l'autre, conservé ou plus ou moins altéré. Dans tous les cas, le nom reste l'instrument essentiel d'identification de l'individu à l'intérieur d'une société. Le nom sous-tend la question de nationalité en tant qu'élément du statut personnel des individus.

Le nom sert à désigner, à distinguer, et à intégrer l'individu au sein de la communauté à laquelle il appartient. Nommer c'est individualiser une personne au sein de la société et d'une communauté. Le nom fonde l'identité de l'individu qu'il désigne, et permet à travers le langage de le distinguer d'un autre. Porteur de faits historiques, des indicateurs culturels, des charges sociales, ou encore des valeurs religieuses, le signifié du nom fait office de marque d'identification de la personne qui le porte. Le nom donné à l'enfant par ses parents ou ses proches est un moyen d'expression, un outil de communication au sein de la société. L'individualisation d'une personne dans la société passe par la recension de ses particularités de manière à l'appréhender aisément dans la collectivité, et à la différencier facilement des autres personnes. À cet effet, on l'identifie au préalable par son nom. D'où l'institution et l'importance de la carte d'identité, dont le principal contenu est le nom de son détenteur et ses caractéristiques physiques. Dans ce processus d'individualisation, le nom est l'appellation qui sert à désigner un individu. Les parents ont la possibilité de faire preuve de créativité et d'imagination dans l'appellation de leur progéniture. Toutefois, cette juridiction est stricte lorsqu'il s'agit du nom des jumeaux et jumelles ainsi que leurs suivants. Leurs noms en effet, sont circonscrits dans un champ onomastique préalablement défini et connu de tous. Dans le système traditionnel, l'individu peut acquérir d'autres noms résultant d'événements significatifs de sa vie. Une personne peut acquérir de nouveaux noms à des stades significatifs de son existence, tels qu'à la puberté ou au mariage (Sheila Walker, 1979). Le nouveau nom est symbolique d'une nouvelle identité. Certains noms sont privés, parce que ne pouvant être utilisés que par une catégorie de personnes. En grandissant, l'enfant peut obtenir un autre nom, attribué par ses camarades et ses compagnons de la brousse initiatique. Ces noms réussissent souvent à s'imposer au détriment des noms officiellement donnés par les parents de l'enfant. Généralement c'est le nom donné par le père qui sert de nom d'usage. Parce que le père a exclusivement le droit de refuser qu'on appelle son enfant avec un nom autre que

celui avec lequel il l'a baptisé. Rares sont les cas où le nom donné par la mère ou la famille maternelle réussit à s'imposer, cela se produit si les époux se mettent d'accord.

## **1.Des noms attribués à coup de chapelet, de crosse et à coup de croix**

La religion a joué un rôle capital dans l'identification des peuples dans le vaste ensemble culturel Nord camerounais. Sans nom, je n'ai pas une identité alors que le nom n'est pas en soi mon identité.

### ***1.1. Idriss Alaoma et les nouveaux autonomes***

L'Etat du Bornou a connu des leaders charismatiques qui ont fait entendre leur voix au-delà des frontières de l'empire. Parmi ces vaillants dirigeants se trouvent en bonne place, Idriss Alaoma. Son objectif premier était de réduire en esclavage les populations du Kanem-Bornou. Cette volonté est perçue comme la manifestation de la foi sur le chemin d'Allah, et dans la recherche de la présence divine et de ses récompenses. Cette action va s'étendre sur les abords Sud du lac-Tchad jusqu'aux confins des massifs du Mandara et dans l'Adamaoua actuel du Cameroun. Dans ce contexte, Saïbou Issa pense que : « depuis l'introduction de l'islam à la cour du Kanem à la fin du XI<sup>e</sup> siècle, les conquêtes territoriales et les razzias esclavagistes que perpétrèrent déjà les royaumes du bassin tchadien ont été anoblies sous couvert de desseins religieux » (Saïbou Issa, 2005 : 854). Cette action ouvre ainsi la voie aux mutations et aux transformations sociales en l'occurrence le domaine de l'onomastique. Dans sa volonté d'atteindre les populations de montagnes, il passe par les plaines et attaque les païens de Gudur qui est le noyau central des habitants du Mandara. Pérévet Zacharie précise cette situation en ces termes :

Dans la nuit du vendredi 02 février 1571, Idriss Alawma investit la forteresse des païens (Gudur), rasa les arbres et tua les habitants. Le lendemain, il ordonna à ses combattants de mettre à mort tous les adultes mâles. A l'opposé des combats d'Idriss Alawma qui avait toujours l'allure d'un véritable raid esclavagiste au cours duquel il s'emparait des habitants et enlevait les enfants, son assaut contre les Mafa et les autres populations de la région qui lui résistaient farouchement devait l'amener à mettre sur pied d'autres tactiques de guerre. (Pérévet, 2008 : 54).

Parmi les stratégies mises en place pour avoir autant de population possible sous le giron des conquérants, la guerre sainte sera mise en place sous la bannière de l'islam. Elle apparaissait comme une source féconde de mobilisation et comme un facteur d'intégration au détriment des religions anciennes liées à un espace et à des groupes humains limités (Mouctar Bah, 1993 : 46). Pris dans ce sens, le jihad est un devoir collectif au-delà de ses limites pour assurer le règne de la loi divine sur la terre. Dans cette volonté d'expansion de la foi, Ousman Dan Fodio fait office de leader incontesté dans les mutations des sociétés que le Nord Cameroun a connues. Il lance à partir de 1884 le Jihad qui va étendre l'islam aussi loin que possible. Adamaoua dans la partie australe, Tchéboua et Djimetta dans la partie occidentale. On voit naître des organisations politiques sous le model peul appelé Lamidat qui de part la titulature reconfigure le champ onomastique en introduisant les nouveaux noms.

### ***1.2. Haman Yajji dans les massifs***

Dans les massifs du Mandara, c'est avec Haman Yajji que cette organisation politique sera définitivement établie. Venue de Madagali et serviteur du Lamido de la zone, Haman Yajji est celui que la mémoire collective retient. Il est la dernière figure qui facilita l'installation du lamidat à Kossehonne et à Mokolo. La première difficulté auquel la troupe de Haman fut confrontée est l'environnement hostile au sein duquel vivent les populations de montagnes. Cet environnement a joué en la faveur de l'établissement d'un pacte d'amitié, surtout pour mieux appréhender les richesses et les secrets des massifs. Les Peuls sous l'impulsion de Haman vont réduire certains habitants des massifs australs en esclavage. Après l'échec de leurs résistances, certains hommes vont se réfugier dans les massifs. Cette idée est corroborée par Zacharie Pérèvet en ces termes :

[...] Yajji fonça vers l'arrière-pensée. Cette attaque-surprise provoqua une mêlée des populations qui, après avoir essayé de résister, s'enfuirent dans les massifs [...] la voie était donc ouverte pour les soldats de « Hemedje » qui poursuivirent leur course vers le Nord-Ouest où ils se heurtèrent aux Mandara qu'ils trouvèrent sur place. Haman Yajji rebroussa alors chemin pour se lancer à l'assaut des populations installées dans la vallée de keleshé qui s'enfuirent à leur tour dans les montagnes environnantes [...]. Un poste peul dirigé par un

représentant du lamidot de Madagali, Haman Yadjî fut créée à Kosséhonne. (Pérévet, 2008 : 59).

Ces différentes incursions de premières heures rendent difficile la compréhension de la notion d'identité à travers les noms. Les patronymes négro-africains subissent de véritables mutations tant dans leur gène patronymique, dans la valeur vénale que dans la graphie. Ainsi, l'identité telle que perçue au départ sera sans doute exempte de considération véritable. Les nouveaux noms apparaissent complexifiant ainsi la compréhension de la notion d'identité.

## **2.La complexité de la notion d'identité : une construction permanente et progressive**

Les anthroponymes permettent de situer le porteur d'un nom donné dans un groupe précis, de lier le porteur à des mœurs, à des croyances, aux modes vestimentaires, alimentaires, à la parenté, à la filiation pour mieux le connaître. Le constat est amer au Nord-Cameroun, les politiques culturelles qui doivent protéger et valoriser le patrimoine culturel, notamment les anthroponymes en tant que supports culturels, sont défailtantes. Les noms de personnes sont altérés par les effets de l'islam et du christianisme. Ces deux religions ont impulsé et impulsent une dynamique dans l'altération des autonymes africains. En ce qui concerne les noms de lieux ou toponymes, les migrations et des interactions entre les groupes sociaux les modifient considérablement. L'onomastique doit être préservée en tant que porteuse des valeurs identitaires. Il y a donc nécessité de sauvegarde d'un patrimoine historique et linguistique en péril sous l'action des religions étrangères qui altèrent l'originalité des noms endogènes.

L'identité, c'est aussi dans le nom que l'histoire a dénaturé, oblitéré et parfois généré des noms qui n'ont aucun lien avec la réalité socioculturelle du groupe ethnolinguistique. Alors que le nom est une partie ontologique de soi, un moi qui se prolonge dans un ensemble de lexies dont la valeur vénale n'est perceptible que par le père en charge de la dation du nom, le nom tronqué par l'histoire est une création gênante pour être en harmonie avec la norme sociale pas avec les ancêtres dont il faut renforcer les liens telluriques. La consonance, la musicalité après un nom doit être en symbiose avec le visage. Aucun

nom n'est donné au hasard s'il n'est accueilli par le visage qui l'a nommé et le visage qui le porte. La mémoire est un lien entre l'être et l'étant et le nom, un trait d'union, impulse l'existence. Je n'existe en tant que moi-même que lorsque mes liens telluriques sont en harmonie dans toutes les directions auxquelles vont les forces centripètes et centrifuges. Nous revisitons les archives pour comprendre l'histoire des hommes. Mais dans le cadre de la mémoire, les noms sont nos archives, nous ne les revisitons tous les jours pas pour rompre ce lien, mais pour ventiler nos âmes, faire revivre nos souvenirs, être en symbiose avec le passé et être nous-mêmes. Au Nord-Cameroun comme dans les îles antillaises, beaucoup de personnes ont voulu être en harmonie avec l'histoire, les hommes et la société. Ainsi, la perte du nom originel Permettait de couper net, sans état d'âme, l'identité antécédente de l'esclave et, partant, de couper net sa langue originelle pour le forcer à une assonance nouvelle. Puisque perdre son nom, c'est aussi perdre des sons. Autre manière de dire que la coupure du nom pour un simple prénom-marqueur de substitution à consonance coloniale forçait stratégiquement à entrer tout à la fois dans la langue, la culture, le biotope et la vassalité du maître. Histoire de bien marquer sa mainmise, de notifier et d'imprimer sa marque de propriété incontestable, tant s'entendre re-nommer signifiait clairement se voir privé de tout ce qui a précédé (Chanson, 2016 : 160).

La notion d'identité se complexifie à partir du moment où l'autre qui est différent de moi entre dans le jeu de l'action. Il m'appréhende, me catégorise et me singularise comme tel dans le microcosme social. Suis-je celui qu'il pense que je suis au regard de mon patronyme ou suis-je celui qu'il pense que je suis au regard de mon patronyme oublié, oblitéré, terni par l'histoire mais aussi par la religion ancestrale. Quelles archives brandir à la société, le nom reçu dès la naissance ou le nom rencontré au cours de l'histoire, du hasard du destin ou des forces contraires de l'existence. Ces forces sont incarnées dans la religion, le destin ou le colon pour qui avant leur arrivé, il n'y avait pas d'archive patronymique, pas d'histoire et par conséquent pas d'existence. Ce mépris des appellations autochtones relève d'un mépris plus vaste pour les peuples ; les territoires et les habitants n'existaient pas avant l'arrivée des colonisateurs (puisque'ils n'avaient pas de nom, ou du moins puisqu'on se comporte comme s'ils n'avaient pas de nom), et

l'on nomme les lieux et les peuples comme bon nous semble (Calvet, 1979 : 56-57).

Cette nomination hasardeuse des hommes et des lieux complexifie la compréhension de la notion de l'identité puisqu'il ne comprend pas le point de départ. Un départ en fonction des zones géographiques, de l'histoire, des forces en présence et du programme imprimé dans les gènes patronymiques. Au cours de l'existence, intervient l'autre, l'interlocuteur change de visage et la consonance de l'autonyme reçu change de musicalité. La charge sémantique subit des mutations, je ne me comprends plus dans l'autre désignation, un conflit d'altérité s'installe. Patrick Charaudeau se penchant sur la question de l'identité culturelle et les multiples conflits y afférents pense que

Le problème de l'identité commence quand on parle de moi. Qui suis-je ? Celui que je crois être, ou celui que l'autre dit que je suis ? Moi qui me regarde ou moi à travers le regard de l'autre ? Mais quand je me regarde, puis-je me voir sans un regard extérieur qui s'interpose entre moi et moi ? N'est-ce pas toujours l'autre qui me renvoie à moi ? (Charaudeau Patrick, 2005 : 1).

L'identité, au-delà du patronyme est aussi le milieu social, la construction sociale telle qu'elle doit être pour ceux qui font une lecture linéaire du nom, mais aussi une société telle qu'elle devrait être de part l'histoire et la géographie. Le juste milieu, c'est la dissolution du patronyme originel, mais cette dissolution n'est pas totale elle est juste mise sous silence pour certains qui font de leur être une dualité créant de facto une difficulté sociétale. Cette incompréhension génère des stéréotypes ou les stigmatisations. Nous sommes des êtres dont les patronymes subissent des mutations somme toutes positives ou négatives en fonction de l'effet recherché

L'histoire est faite de déplacements des groupes humains, de rencontres d'individus, de groupes, de populations, qui s'accompagnent de conflits, d'affrontements, dont l'issue est tantôt l'élimination de l'une des parties, tantôt l'intégration de l'une des parties dans l'autre ou l'assimilation de l'une par l'autre ». (Charaudeau Patrick, 2005 : 4).

Il n'y a pas une identité construite au Nord-Cameroun, prêt à être brandi, enseigné ou à faire inculquer aux jeunes générations pour que les représentations puissent être collectives. L'identité est une



construction permanente et progressive. C'est pourquoi toutes les richesses des aires culturelles du pays sont mises en exergue comme atouts, comme forces en présence dans le cadre de la multiplicité des groupes ethnolinguistiques. Une diversité qui renferme une unité, une singularité qu'il faut lire et comprendre sous le prisme de la multiplicité, de la diversité. Aucune identité n'est à perdre, aucun patronyme n'est à dissoudre, aucun groupe sociologique n'est moins utile que l'autre, aucun imaginaire construit ne peut altérer les valeurs d'une lexie patronymique aussi petit soit-il, aussi syllabique qu'il puisse être. Cette société n'est pas construite sur une plateforme où les portes s'ouvrent et se referment facilement sur la question de l'identité. L'histoire s'écrit et subrepticement, nous construisons une identité qui phagocyte les minorités, les cultures minoritaires et les diluent. La pérennité n'est visible que lorsque l'historiographie est construite sur la base de la bonne conscience. Le Nord-Cameroun n'est pas construite sur la base de la mauvaise conscience qui doit être assumée. Elle est dépassée bien que s'inscrivant et s'enracinant dans le présent. « Cette mauvaise conscience est souvent assumée et dépassée en s'installant dans l'administration et la responsabilité politique du présent » (Derczansky Alex, 1990 : 90). L'identité ne se construit pas sur une histoire orientée, mais sur la base des réalités socioculturelles, du patrimoine vivant et des richesses onomastiques. La colonisation et les religions révélées ne doivent en aucun cas imprimer une marque au point de phagocyter les valeurs originelles.

Le Grand Dialogue national réprécise la responsabilité politique du présent en tenant en compte les aires culturelles, les valeurs patrimoniales, les richesses, les forces et les faiblesses de chaque groupe. Les faiblesses ne doivent pas se présenter comme des épées de Damoclès sur le groupe, mais des faisceaux dont l'exploitation génère des valeurs hybrides. Le gène patronymique ne change pas, mais plutôt, elle construit une identité hybride à valoriser, à défendre, à capitaliser et non un trauma identitaire d'infériorisation imprimé par la marche de l'histoire. Il ne s'agit pas d'accident étymologique de l'histoire qui construit des patronymes hybrides, mais plutôt d'une volonté de s'identifier à l'autre.

Les fonctionnaires blancs, après avoir épuisé à discrétion les noms de tous les Saints du calendrier, puis ceux tirés de la Bible, puis ceux puisés dans la mythologie, l'histoire antique, la littérature, la géographie,

la minéralogie, la botanique, la zoologie ou ceux encore reprenant de simples prénoms, redoublant les syllabes, se servant d'anagrammes, etc. pour augmenter ainsi le capital des noms, se décidèrent par dépit, par fatigue et finalement par rage, à lancer des qualificatifs pittoresques, des sobriquets ou d'autres noms bizarroïdes, hilarants ou carrément délirants, tirés de distorsions lexicales, de gratifications opportunistes signalant des caractéristiques physiques, morales, ou des situations cocasses (Chanson, 2016 :163).

Les fantaisies des commis de l'Etat on écrit l'histoire, les premiers érudits auprès des colons ne sont pas des piliers sur lesquelles doivent s'établir une histoire sur lequel on peut lire une société. La construction de l'identité, sa compréhension et son appréhension ne doit pas être faite sur la base des rapports sociaux dénaturés.

L'opinion dans le Grand Sud du Cameroun considère le Grand Nord du pays comme une région homogène caractérisée par une identité commune, qui est exprimée généralement sous forme de stéréotypes : les nordistes sont musulmans, ils sont éleveurs de bétails, ils parlent tous fulfuldé... Cependant, la réalité sociologique montre que le microcosme Nord est profondément hétérogène et malheureusement sujet à des handicaps lourds pour son développement (Gwoda Adder, 2012 :76).

Les incongruités dans la compréhension de l'identité à travers les autonymes ne doivent pas se baser sur des logiques conjoncturelles. Les noms doivent se poser comme matériau à la compréhension du Nord-Cameroun, cette société plurielle dont il ne faut pas parfois singulariser. Il faut sauvegarder les noms de famille comme valeur identitaire véritable : un patronyme pour mémoire comme *Le sol pour mémoire* chez les archéologues (Nizésété, 2013). Le milieu géographique ou les actions des fils et des filles sont parfois interprétées en fonction de leurs noms. Les plaines et abords du logone et chari, les massifs montagneux du Mandara, les plaines du Diamaré sont autant d'élément de l'écologie culturelle qui enrichissent la compréhension de l'identité. Abouna pense qu'au delà de l'écologie culturelle, les actions des fils et des filles sont déterminantes dans la compréhension d'une société. Albert Memmi pense que « L'identité culturelle, enfin est une équation dynamique où se combinent inextricablement des éléments plus ou moins stables et des éléments changeants et relativement imprévisibles

» (Memmi, 1997 : 100). Cette équation dynamique commence dans sa conscience, sa mémoire pour se perpétuer dans l'identité. Le patronyme est un lien, un liant dont les fibres doivent être solidement regroupées pour en faire une solide force. C'est un caractère permanent et fondamental de quelqu'un, d'un groupe qui fait son individualité, sa singularité.

### **3. Les noms, une hétérogénéité culturelle, inducteurs du vivre ensemble**

Dans le cadre de la promotion du multiculturalisme et du vivre ensemble, l'inducteur de la considération identitaire ne doit pas être la religion, la culture encore moins l'appartenance ethnique. L'identité ne doit pas être une réaction comme inducteur principal. On ne choisit pas d'être dans un modèle local, mais appartenir à une philosophie globale. L'ensemble des substantifs qui compose mon autonome doit se présenter comme une richesse globale. Ces lexies doivent entretenir, enrichir la philosophie de l'empire. La conduite ne doit pas être paradoxale pour déboucher sur une identité de principe tel que voulu, mais sur une valeur globale. Le nom n'infléchi pas la courbe de valeur, mais transcende le principe de l'hétérogénéité culturelle. Cela doit être « une conduite de la réappropriation, par laquelle l'adoption des traits nouveaux, non seulement n'implique pas qu'on sorte de l'identité originelle, mais commande qu'on s'y ressource plus profondément qu'à l'ordinaire » (Camilleri, 1989 : 19). Le groupe social, l'appartenance géographique, l'individu, l'autonome qu'il porte enfin ne sont pas des déterminants qui suffisent pour enrichir les attributions des comportements, les attentes de réaction. Plusieurs autres aspects doivent aller au delà du simple nom. L'environnement certes, le groupe social sans doute, mais ces déterminants doivent s'ouvrir sur la globalité, l'universalité « son lien avec le social, sa place dans la culture, sa relation au monde, au surnaturel, bref toutes ces représentations qui dans une société fournissent le système explicatif aux comportements, aux interactions sociales et à certains événements, en particulier aux idéologies prévalentes dans chaque société » (Cohen-Emerique, 1989 : 29).

Quant à la capacité de l'homme, son ingéniosité à contrôler la nature ou la société de part le nom qu'on porte, cette capacité est vaine et

dénuée de tout sens. Cette capacité peut se situer en lui-même par ses efforts et aptitudes ou à l'extérieur par la force ou la chance, le hasard ou le destin. Il n'y a pas un ordre normatif sous le prisme duquel on peut lire ou catégoriser la société de part les autonomes que ces fils et filles portent.

Le vivre-ensemble implique l'acceptation de l'autre, la volonté de comprendre les autres cultures et l'ouverture aux valeurs qui sont autres que les miennes. Les valeurs patrimoniales et les richesses onomastiques sont des éléments culturels enrichissant. Ainsi en est-il des noms des personnes. Certes dans l'étude des noms, les hommes sont aux carrefours des cultures, mais l'orientation est facile et le repérage un véritable trait d'union entre les groupes sociologiques. Le trait d'union donne un véritable sens à un mot et facilite son appréhension et sa compréhension. Le premier groupe sociologique faisant office de la première lexie est défini. Il ne s'oppose pas à la seconde lexie mais, s'arrime, se fonde, se complète et génère une valeur hybride fondamentale dans la compréhension de l'homme et de la société. Toutes tentatives d'orienter ce faisceau vers une société voulu peut dans bien des cas être interprété comme une « erreur fondamentale » développée par les chercheurs de l'épistémologie du sens commun. (Paicheler, 1984 : 32).

## **Conclusion**

En somme dans la catégorisation et la distinction des hommes, les noms occupent une place de choix en ce sens qu'il est au cœur de la vie en société. Les noms sont un véritable labyrinthe tant l'analyse et la compréhension ne sont pas facile à appréhender du fait de sa complexité. Les substantifs anthroponymiques sont des noms sans signifié véritable. Il échappe à l'entendement humain du fait de la complexification sans cesse croissante de la société. Certains leaders religieux ont été des acteurs dans la reconfiguration des noms et dans la dation des nouveaux noms : Idriss Alaoma et Haman Yadi en l'occurrence. Lorsque nous analysons l'identité de part les noms, nous entrons dans un puzzle difficile à reconstituer. L'identité n'est pas facile à appréhender, elle est une construction permanente. Les noms devraient être des inducteurs du vivre-ensemble malgré leur hétérogénéité culturelle.

## Sources et références bibliographiques

**Abouna Paul** (2011), *Le pouvoir de l'ethnie introduction à l'ethnocratie*, Paris, l'Harmattan.

**Bah Thierno Mouctar** (1993), « Le facteur peul et les relations inter-ethniques dans l'Adamaoua au XIX<sup>e</sup> siècle », in Boutrais Jean (éd), *Peuples et Cultures de l'Adamaoua (Cameroun), Actes du colloque de Ngaoundéré du 14 au 16 janvier 1992*, Paris, ORSTOM/ Ngaoundéré-Anthropos, pp. 61-86.

**Calvet Louis-Jean** (1979), *Linguistique et colonialisme*, Paris, Payot.

**Camilleri Carmel** (1989), « La gestation de l'identité en situation d'hétérogénéité culturelle », Retschitzky Jean, Bossel-Lagos, M. et Dasen, P. *La recherche interculturelle*, Paris, l'harmattan, pp.13-25.

**Chanson Philippe** (2016), « Dénommer pour dominer, dominer en dénommant. Peut-on « dé-passer » la blessure vive d'un nom-macule « en-registré » », Gerry L'Étang et Corine Mence-Caster (dir.), *Écrire la domination*, Petit Bourg (Guadeloupe), Caraïbéditions-Université, pp.159-201.

**Chanson Philippe** (2008), *La blessure du nom une anthropologie d'une séquelle de l'esclavage aux Antilles-Guyane*, Louvain-La-Neuve, Bruylant-Academia.

**Charaudeau Patrick** (2005), « L'identité culturelle entre soi et l'autre », en ligne sur <http://www.patrick-charaudeau.com/l-identité-culturelle-entre-soi-et.html>.

**Cohen-Emerique Margalit** (1989), « Connaissance d'autrui et processus d'attribution en situations interculturelles », Retschitzky, J., Bossel-Lagos, M. et Dasen, P. *La recherche interculturelle*, Paris, l'harmattan, pp.26-46.

**Derczansky Alex** (1990), « Entre mémoire et histoire », *Esprit*, juin 1990, pp.88-91.

**Gwoda Ader Abel** (2012), « L'identité *Wadjo*, ou penser l'interculturalité d'une région hétérogène comme fondement du développement », Gwoda Ader Abel et Alawadi Zelao, *Le Nord-Cameroun à l'épreuve des pluralismes Quand les sciences sociales interrogent...*, Paris, l'Harmattan, pp.75-98.

**Mbondji Edjenguélé** (2000), *Les cultures vérités ; le soi et l'autre. Ethnologie d'une relation d'exclusion*, Yaoundé, édition étoile.

**Memmi Albert** (1997), « Les fluctuations de l'identité culturelle », in *Esprit*, janvier 1997, pp. 94-106.

**Nizésété Bienvenu Denis** (2013), *Apports de l'archéologie à l'histoire du Cameroun, le sol pour mémoire*, Paris, L'harmattan.

**Paicheler Henri** (1984), « L'épistémologie du sens commun, de la perception à la connaissance de l'autre », Moscovici, S. *Psychologie sociale*, Paris, PUF.

**Pérévet Zacharie** (2008), *Les Mafa un peuple, une culture*, Yaoundé, Clé.

**Saïdou Issa** (2005), « Paroles d'esclaves au Nord-Cameroun », *Cahiers d'études africaine*, n<sup>os</sup> 176-180, pp. 853-877.

**Sheila Walker** (1979), « Noms et identité chez les noirs américains », *Ethiopiennes* N<sup>o</sup> 18, Revue socialiste de culture négro-africaine, <http://ethiopiennes.refer.sn/spip.php?article955>. Consulté le 19 juin 2010.